

→ → Lundi 3 octobre 19h 00 [GMT + 1] → ↗

## NUMERO 48

*Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde* — PHILIPPE SOLLERS  
*Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix* — AGNES AFLALO

# Lacan Quotidien



### **ROUDINESCO ENFLAMME LE CHAMP FREUDIEN !**

*« Une étincelle peut mettre le feu à toute la plaine. » - Le Président Mao*

#### **AVEC LES CONTRIBUTIONS DE :**

*Philippe Hellebois, Elfi Lefeuvre, Michèle Manceaux, Luc Miller,  
Adélaïde Ortega, Victor Rodriguez, Herbert Wachsberger,  
et Victoria Woolard*

**ET AUSSI UNE REPONSE A NATHALIE GEORGES-LAMBRICHS PAR  
Yann Diener**

## MICHELE MANCEAUX

### Hypothèse contre hypothèse

Mme Roudinesco émet une hypothèse : Judith Miller n'aurait pas respecté les dernières volontés de son père.

Hypothèse contre hypothèse : je suppose que Mme Roudinesco ne connaît pas Judith Miller, sinon elle n'aurait même pas pu imaginer que Judith Miller prenne une décision contraire aux souhaits de son père.

L'admiration partagée entre le Docteur Lacan et sa fille se ressentait chez tous ceux qui les ont approchés, ne serait-ce

qu'une fois. Le docteur Lacan a habité pendant les derniers mois de sa vie chez son gendre et sa fille, qui est la personne la plus apte à savoir quelles étaient les dernières volontés de son père.

Judith n'est pas analyste. je l'ai connue cacique de l'agrégation de philosophie et professeur, mais elle a préféré consacrer son énergie et sa grande intelligence à la propagation de l'oeuvre de son père à travers le monde.

Ce passé indéniable rend l'allégation de Madame Roudinesco bien mensongère ...

## LUC MILLER

### Questions sur un titre

0.- Lui faire un procès en justice serait, selon ER, "une manière de se dérober au débat intellectuel" (cf. son interview à *Libé* du 1er octobre). Puisqu'elle est "favorable à des débats vifs", qu'attend-t-elle pour répondre aux articles de Nathalie Jaudel, parus dans *La Règle du Jeu*, qui mettent directement en cause son travail ?

1.- Les faits sont faussés dès le chapô (cela a été aussitôt relevé). "La fille du maître, elle-même analyste" : c'est une *hypothèse*, selon la terminologie mise au point dans cette interview. En revanche, il n'est fait aucune allusion, ni au militantisme infatigable de Judith Miller à la tête de l'Association du Champ Freudien, qui promeut l'enseignement de Lacan à travers le monde, ni à ses activités éditoriales renommées, ni à sa carrière d'enseignante en philosophie depuis qu'elle fut reçue première à l'agrégation.

2.- La première phrase pare ER du titre de "directrice de recherches à l'université de Paris-VII". La journaliste, Béatrice V., ne semble pas avoir consulté la page que Wikipedia consacre à Elisabeth Roudinesco, ainsi que la page de discussion qui la commente :

[http://fr.wikipedia.org/wiki/Discussion:C3%89lisabeth\\_Roudinesco#Universitaire\\_.3F](http://fr.wikipedia.org/wiki/Discussion:C3%89lisabeth_Roudinesco#Universitaire_.3F)

Si elle l'avait fait, elle aurait constaté que les contributeurs, malgré leurs efforts, ne sont pas parvenu à déterminer quel type de contrat lie ER à l'université de Paris VII, bien qu'elle ne signe jamais autrement ses ouvrages et ses articles dans la presse. Dans mon milieu universitaire, celui des mathématiques, parler de "Directeur de recherche" sans plus de précision sous-entend qu'il s'agit du grade le plus élevé du CNRS (DR). Cependant, après enquête, les rédacteurs de cette page concluent qu'ER n'est pas chercheuse au CNRS.

2.1. - Sur la fiche d'ER dans l'annuaire public de l'Université Paris Diderot (Paris 7) figure "Fonction: Directrice de Recherche HDR". HDR est l'acronyme de "Habilitation à diriger des recherches". Cette habilitation n'est pas une *fonction*, mais un *diplôme*, qui autorise à concourir pour un poste de professeur des universités, et à participer à l'encadrement ou au jury d'un doctorat. Sur la trentaine de membres du laboratoire de recherche auquel ER est

rattachée, "Identités, Cultures, Territoires (ICT)", seuls trois n'ont pas fait figurer à cette rubrique l'un des deux grades universitaires d'enseignants-chercheurs, "Maître de Conférences" ou "Professeur".

2.2. - ER s'est créé une page personnelle sur le réseau social "academia.org". De ce fait, elle bénéficie d'une adresse qui passe aisément pour institutionnelle : <http://univ-paris-diderot.academia.edu/ElisabethRoudinesco> Elle s'y présente comme "Director of research in History, University of Paris 7 - Denis Diderot since 1991". C'est la date de sa soutenance d'habilitation. Je ne connais personne qui se décore du titre de "Directrice de Recherche" sur la base du seul diplôme d'HDR. Ce diplôme vous permet d'être "Directeur de recherches" de tel ou tel travail. Mais employé absolument, comme le fait ER, c'est-à-dire détaché de toute référence à tel travail effectivement dirigé, le terme "Directeur de recherches" constitue un titre, et suppose un poste. ER n'a pas ce titre et n'a pas ce poste.

3. – L'université de Paris VII a récemment mis au pas M. Luc Ferry, ancien ministre, qui, lui, est bel et bien professeur des universités. Combien de temps faudra-t-il aux instances responsables de cette grande université parisienne pour éclairer le public sur les équivoques de ER, et offrir enfin à celle-ci un titre et un poste répondant à ses aspirations ?

4.- Intellectuelle spécialisée disposant d'efficaces relais dans la presse et l'édition, ER se campe en figure de la vie intellectuelle française. Y-a-t-il quelqu'un pour se réclamer de la pensée d'ER ou de son enseignement ? Qui sont ses élèves ? Quelles thèses a-t-elle dirigées ? Quelles trouvailles historiques a-t-elle son actif ? De quel combat d'idées a-t-elle été la meneuse ? Quelle solide institution a-t-elle fondée ? Combien de bataillons embarque-t-elle sur sa coquille de "renommée" ? Prière de me répondre à l'adresse de la revue, qui transmettra.

*Luc Miller, Maître de conférence en mathématiques, membre de la "famille Miller", petit-fils de Jacques Lacan*

### **PHILIPPE HELLEBOIS** **Psychanalystes et voyous**

Aurélien Pfauwadel a écrit dans LQ 36 un texte qui m'a beaucoup intéressé « Roudinesco, le nom du malaise ». Elle y constate que Elisabeth Roudinesco n'est pas seulement « le nom d'une personne à la volonté mauvaise mais nomme un système médiatico-éditorial tout entier. », et conclut en précisant que c'est aussi le nom du malaise actuel de la vie intellectuelle française. Roudinesco prospère donc parce qu'elle répond à un « horizon d'attente ».

Ce malaise, nous ne le connaissons que trop bien puisque c'est celui qui résulte de la culture de l'évaluation. Dans la deuxième séance de son cours de l'an dernier, J.-A. Miller est revenu brièvement sur la question en précisant combien l'on devait tout cela à Descartes. Celui-ci avait profondément transformé notre monde qui n'était plus conçu *ad majorem Dei gloriam*, mais, pour le sujet, dont il devenait une représentation. Ce monde n'est donc plus une expérience que l'on vit, fut-ce dans la dépendance de Dieu, mais une représentation qui, en tant que telle, se voit, se juge, bref s'évalue. Expérience et représentation, ces deux faces

de la structure n'ont jamais été aussi disjointes qu'aujourd'hui où des pratiques comme celle de l'évaluation ne font plus que soupeser des entités aussi absurdes que vides.

Roudinesco s'inscrit fort bien dans ce mouvement puisqu'elle adopte, dit encore AP, une position absolument imaginaire de neutralité, dit ce qu'il convient de penser aujourd'hui sur Lacan, et demain sur autre chose – je parierais même qu'elle rêve de devenir ministre de la culture du prochain gouvernement hollandais. S'agissant de la psychanalyse, que fait-elle d'autre que d'évaluer une représentation ? Quelle en est son expérience ? Elle a été en analyse, ouf ! Et, maintenant ? Elle en parle, mais de loin, autrement dit, elle pérore.

La surprise présente, c'est que la chétive pécore n'est ridicule qu'à nos yeux, et à celui de l'opinion éclairée (ses chiffres de vente sont mauvais). À d'autres, surtout des journalistes, elle plait beaucoup, non par ce qu'elle raconte – c'est indigent –, mais par sa posture – elle évalue sous couvert de débattre. N'est-ce pas d'ailleurs la même chose ? Et que sont les journalistes devenus sinon une cohorte d'évaluateurs à questionnaires ? Ils posent des questions convenues à des personnalités qui ne le sont pas moins, et se répètent entre eux. Ce n'est évidemment pas le cas de tous, mais que les autres sont rares ! Elle dira qu'à l'évaluation, elle s'y est opposée. Oui ! mais c'était avec nous, et surtout en nous répétant. Elle se montrait.

Le coup de poing américain dans le veston de Lacan évoqué par J.-A. Miller à France Culture et dont je ne comprenais pas trop la fonction, m'apparaît maintenant moins mystérieux : n'est-ce pas le réel de ce système qui ne veut notre bien que pour nous le prendre. D'ailleurs, qu'avons-nous vécu ces dernières années ? Une tentative d'assassinat suivie d'une foule de turpitudes médiatiques auxquelles nous ne réagissons parfois même plus.

Plus grave. Ne tombons-nous pas parfois nous aussi dans cette monomanie représentative ? L'abus de certains récits de cas, du diagnostic même entre nous ? Des litotes du genre « une telle est fragile, celui-là peu capitonné » remplaçant les anciens « quel emmerdeur, quelle peste » tenus par des masques impassibles ? On ne s'énerve plus, mais on se jauge. Fort heureusement, nous ne semblons pas, là-dessus, incurables.

Que faire ? Ce que l'on fait déjà, et que l'on fait bien quand on le fait – les forums, LQ, le site –, mais surtout continuer à le faire. Non pas débattre mais se battre. Queneau écrivit naguère un texte dont le titre bienvenu « Philosophes et voyous » (Jam en parle quelque part, mais où ?), pourrait nous inspirer. La presse, et la politique sont des mondes de voyous plus ou moins masqués que nous devrions investir de façon constante. Il faudra discuter dans les couloirs de nos démocratiques Assemblées, savoir déjeuner, bref veiller au grain. Comme il est exclu que quelqu'un fasse cela tout le temps – le malheureux – je propose que l'Ecole compose une commission « voyous » permutative et transitoire, comme elles le sont toutes. Ses membres auront du travail, et ensuite beaucoup de choses à raconter. Quelle chance !

## **HERBERT WACHSBERGER**

### **Archive vivante**

*Libération* (1-2 octobre 2011) a délimité le cadre de son entretien avec Elisabeth Roudinesco : historienne renommée de la psychanalyse, elle avait dans son dernier livre accentué les traits marquants de la personnalité de Lacan ; Judith Miller, mécontente, lui intente un procès. La journaliste a fait son boulot : passons. La date du procès est fixée : attendons. L'historienne esquisse son plaidoyer : écoutons.

On l'insulte : ce ne sont que de mauvaises manières. « Quand je me fais insulter, je

suis *donc* [je souligne] l'héritière d'une assez belle dynastie ». Et de nous citer Sartre, Simone de Beauvoir, Foucault, Derrida ; et de nous rappeler Freud et Darwin. Est-ce l'insulte qui vérifie la renommée ? Est-ce la renommée qui appelle l'insulte ? Ce n'est pas d'être une spécialiste dans son domaine qui fait s'agréger Elisabeth Roudinesco à cette prestigieuse cohorte, mais d'être l'une de ces figures d'avant-garde qui en France jouent un rôle marquant dans la gestion de l'opinion.

D'ailleurs, que reprocher à l'historienne ? L'œuvre de Lacan appartient à tout le monde, dit-elle, on a le droit de la commenter de manière multiple. En conséquence, et à la condition de ne pas oublier le « point de vue scientifique et historiographique », elle a le droit d'émettre des hypothèses, que tout de même elle justifie : elles ne concernent en rien la famille. Reste à s'enquérir, au regard de la méthode historique, de ce qu'est pour Elisabeth Roudinesco une hypothèse. Nathalie Jaudel, dans son article « Lacan, Maurras et les juifs », constate que l'éminente historienne, à défaut de sources historiques précises, se contente d'approximations : « on dit », « ce n'est pas un hasard si... » « sans aucun doute », *etc.*, dont elle apporte de nombreux exemples.

Devrait-on s'en étonner ? En 1982, Elisabeth Roudinesco exposait à Michel de Certeau son « grand problème concernant la méthode historique ». Elle, qui avait toujours dénoncé l'historicisme, mais qui savait que l'on ne pouvait écrire cette histoire [celle de la psychanalyse] « sans passer par l'établissement des faits les plus strictement contrôlés », venait néanmoins de publier une *Histoire de la psychanalyse en France*. Avait-elle renoncé à son antihistoricisme ? S'était-elle octroyée des libertés dans son contrôle des faits ? En tout cas, elle s'inquiétait auprès de l'historien, dont elle avait été l'élève, de défauts qui auraient pu résulter de son grand problème (*EspacesTemps Les Cahiers*, 80/81, 2002, p. 103).

Que dit-elle de son rapport à la psychanalyse ? Lorsqu'elle découvre les *Écrits* à la veille de 1968, elle n'avait pas lu une ligne de Freud. « Cette carence ne m'empêcha pas de n'éprouver aucune difficulté à déchiffrer la prose réputée ésotérique d'un homme que je connaissais depuis mon enfance. Tout se passait comme si j'entretenais avec le texte lacanien une relation transférentielle particulière, qui le faisait exister à mon insu au point de me le rendre familier à la première lecture. » (*Généalogies*, 1994, Fayard, p. 44). On frôle la légende. D'autant qu'elle ne s'intéressera, pour la première fois, à l'histoire du freudisme, qu'en 1969, en suivant les cours de Michel de Certeau au département de psychanalyse de Paris VIII (*ibid.*, p. 50). La même année, elle entre à l'École freudienne de Paris, « moins par goût de la psychanalyse que par désir de soutenir l'enseignement de Lacan et la « cause » qu'il défendait. » Cruelle sera sa déception l'année suivante, quand, pour la première fois, elle viendra écouter Lacan. Il « ne ressemblait plus à celui que j'avais découvert dans les *Écrits*. » Et la voilà désagréable : « Le séminaire de cette année-là, consacré à *l'Envers de la psychanalyse*, rendait manifeste le tournant logistique amorcé en 1965 » (*ibid.*, p. 53). Ce n'est qu'en 1978 qu'elle trouvera « son objet » — cessez d'imiter ou de critiquer vos maîtres, « songez à trouver votre objet », lui avait dit Deleuze (*ibid.*, p. 54) : écrire l'histoire de la psychanalyse en France.

Depuis, ce sont des pages et des pages. En 1986, elle en comptait fièrement 2500 (*ibid.*, p. 11). Pourtant, la psychanalyse, de son propre aveu, n'est pas sa tasse de thé. Et il semble, au fur et à mesure, qu'elle en prenne de plus en plus à son aise avec la méthode historique, en particulier pour ce qui concerne le soin porté aux documents, à l'archive.

Archive, dont elle fit pourtant grand cas. N'alla-t-elle pas jusqu'à exiger de Marc-François Lacan qu'il lui montrât les trois seules lettres que Jacques Lacan, son frère, lui avait adressées ? Il consentira à les lui dicter, mais sans jamais les lui montrer. De ne garder

aucune archive relevait de ses choix spirituels, écrit Elisabeth Roudinesco, lui-même se considérant comme une archive. De là, une sorte de mission dont Elisabeth Roudinesco semble s'être investie. « Je décidai d'être le messager fidèle de l'archive qu'il m'avait transmise au fil des années. » Une transmission, effectuée oralement, lors de rencontres avec lui au parloir de l'Abbaye d'Hautecombe, et à laquelle, estime Elisabeth Roudinesco, il donnait une valeur d'écrit. « Il était le seul témoin capable de reconstituer les bribes signifiantes de cette histoire originelle — [celle de sa famille et de son frère] — et j'étais la seule à pouvoir les intégrer à une histoire globale qu'il ne connaissait pas (*ibid.*, 130) ».

Elisabeth Roudinesco, aujourd'hui en panne d'archives (*cf.* l'entretien accordé en septembre 2011 à *Télérama*, n°3217, p. 43), n'en serait-elle pas venue à se considérer elle-même comme une archive vivante ?

## VICTORIA WOOLLARD

### Lacan en quarantaine

Dimanche 1<sup>er</sup> octobre. Je viens de quitter la salle du cinéma St Germain à Paris où a eu lieu le dernier des trois séminaire de la Règle du jeu, série intitulée « A Lacan sa lacune ». Clotilde Leguil a parlé avec une grande clarté de ce qu'elle appelle « la superstition lacanienne » et de sa propre expérience du monde intellectuel français. Elle note combien d'auteurs s'autorisent à parler de Lacan, - sa personnalité, ses vices, ses excès, etc. - sans l'avoir connu, et surtout sans avoir fait l'effort de le lire. Ainsi se construit un mythe. Ayant écouté Clotilde, il me semble clair que le niveau d'ignorance des experts se mesure par l'intensité de leurs efforts pour nourrir ce mythe. Et pour vraiment fermer la porte à toute clarté conceptuelle, ils accusent Lacan d'intellectualisme. Leur devise semble être: "Faites comme moi, imitez moi et n'interrogez pas Lacan". Ainsi, il n'est pas étonnant qu'il ne sachent pas le lire.

Comme le discours des superstitieux dont parle Clotilde m'est familier! Pas seulement en France. Car, en Angleterre, j'ai toujours entendu parler de Lacan comme d'un penseur typiquement français. Eric Laurent, dans son discours sur le thème du prochain congrès de l'AMP, cite l'anthropologue américain Clifford Geertz, qui parle de Cromwell comme du « plus typique des Anglais de son temps car le plus bizarre » (*Cromwell was the most typical Englishman of his time precisely in that he was the oddest*). Il me semble que, pour les Britanniques, Lacan est le plus typique des Français car le plus intellectuel. Et pour la plupart des Britanniques, il est trop intellectuel pour être crédible, trop intellectuel pour la praxis. Les prochaines Journées de l'ECF nous diront si c'est ainsi..

Un article du journal britannique *The Guardian*: "*Why don't we love our intellectuals?*" <http://www.guardian.co.uk/books/2011/may/08/britain-public-intellectuals>, de mai 2011, le dit bien: en Angleterre, les intellectuels commencent à Calais. Alors que le vin et le fromage français sont les bienvenus dans notre île, Lacan reste toujours en quarantaine. Qualifier quelqu'un d'intellectuel en Angleterre est le qualifier d'imposteur. Lacan en est le pire et, de plus, on dit qu'il en jouit! L'auteur de l'article dans *The Guardian* nous met sur cette même piste par rapport à l'intellectuel, mais d'une façon voilée, en citant le poète W. H. Auden:

*To the man-in-the-street, who, I'm sorry to say,  
Is a keen observer of life,  
The word 'Intellectual' suggests right away  
A man who's untrue to his wife.*

Aujourd'hui, c'est bien ce "*man-in-the-street*", cet "homme de la rue" qui, en prenant ses fantasmes ou les fantasmes des autres pour sources historiques, se nomme expert sans rien savoir de l'expérience analytique. Il est expert de cette mauvaise jouissance qui dérange, sans rien vouloir en savoir de la sienne.

Pourquoi les Britanniques, normalement très tolérants à l'égard du bizarre, ne tolèrent-t-ils pas l'intellectualisme français? Une vieille histoire de *hainamouration* suite à des siècles de rivalité? Ou bien est-ce une question de culture, de langue? C'est la langue de Lacan qui était en question aujourd'hui. Lacan a remarqué lui-même dans RSI que sa *lalangue* ne se traduit pas en anglais. Il me semble que traduire Lacan en anglais est un véritable « rape », un viol, de la langue anglaise, pour reprendre la référence au poème d'Alexander Pope, « The Rape of the Lock », que JAM a cité ce matin. Notons que le mot *jouissance* ne se laisse pas traduire en anglais.

La *lalangue* de Lacan, se laisse-t-elle traduire en français? Ce matin, Jean-Claude Milner a remarqué qu'à partir d'un certain moment Lacan s'est trouvé contraint par la langue française et qu'il a dû lui faire violence pour pouvoir transmettre son enseignement. Il a "*baisé*" la langue française, a ajouté JAM. *Shocking*.

Lacan, qui n'a pas cessé de s'interroger et d'élaborer un savoir psychanalytique sur l'être parlant et sa jouissance, a-t-il réussi à déranger même les intellectuels français? Notons que les détracteurs que cite l'auteur de la page de Wikipedia en anglais sur Lacan, les superstitieux qui nourrissent le mythe du Lacan diabolique et hermétique sont, pour une grande partie, soit des auteurs français passionnés par l'ignorance, soit des auteurs anglophones s'appuyant sur ces mêmes auteurs français. Qui alors a mis Lacan en quarantaine?

Pour ma part, je veux l'en faire sortir. Aussi ai-je proposé à Clotilde de traduire son texte en anglais.

### **ELFI LEFEUVRE ΚΙΛΛΑΧΙΔΟΥ**

#### **Antigone souhaitait des funérailles catholiques !**

Mme Roudinesco ne voit pas, n'entend pas, ne veut pas savoir que c'est Judith, la fille de Jacques Lacan, qui porte plainte contre elle, et non pas « la famille Miller ».

Lacan « n'est pas en cause », ce serait une affaire d'ombre balbutie- t-elle à la journaliste. L'ombre de qui? Lacan n'a jamais été une ombre, et il ne le sera jamais, justement parce que Jacques-Alain Miller s'est attelé au travail titanesque d'établir son Séminaire, et ce, selon la volonté de Jacques Lacan lui-même, une volonté d'acte et non pas dernière. Cette volonté a été si bien respectée que Mme Roudinesco n'en revient pas : ce ne serait que l'hypothèse de ceux qui aiment Lacan, la psychanalyse, et par conséquence Jacques-Alain Miller.

Envers et contre tout, et d'abord contre elle-même, ER s'obstine à oublier, à effacer, le travail de Jacques-Alain Miller pour la psychanalyse. En effet, en 1986, dans le tome 2 de son *Histoire de la psychanalyse en France*, parue au Seuil, elle écrivait page 568 : « ...Miller critique devant Lacan les différentes tentatives faites par d'autres de réaliser une transcription. Il affirme que les auteurs s'y prennent mal et Lacan lui répond tout à trac : « Prouvez le. » Il n'en fallait pas tant à Miller pour relever le défi. [...] Miller rédige dans un mois... Lacan l'approuve et lui propose de cosigner.\* Miller refuse et évoque la possibilité d'autres transcriptions réalisées par d'autres. Lacan dit non, et son gendre relève alors un deuxième défi : « Je ferais tout, dit-il... » Vous avez bien lu, tout d'un coup le signifiant *gendre* apparaît. Mieux encore, elle se parle à elle-même : « Le jeune homme vient

s'embarquer sur une terrible galère » Dans ce même volume, elles écrit : « Je remercie plus particulièrement Jacques-Alain Miller qui m'a donné ses archives et ses souvenirs, et m'a autorisé à citer les inédits de Jacques Lacan, alors qu'il ne partageait pas toujours mes opinions. »

Comment ça se fait alors que, dans son interview à Télérama, 7 septembre 2011, ER, au journaliste qui lui pose la question « Il est très difficile pour les chercheurs d'accéder aux archives de Lacan, écrivez-vous. (Car, eh oui, elle a écrit cela aussi !) Qui les empêche ? », réponde : « Personne. Mais les ayant droit n'ont effectué aucun dépôt des archives personnelles de Lacan : ni notes de travail, ni lettres reçues. Rien de rien. » ? Plus loin, dans le même interview à cause de ce « rien de rien », dit elle, « je suis devenue dépositaire d'un énorme corpus d'archives... » Et elle nous rassure : « Un jour je déposerai tout ça à la BNF » Kyrie-éléison !

« C'est mon droit de faire des hypothèses », dit ER, pour se justifier d'avoir, sans la moindre preuve, imputé à Lacan le désir d'avoir « des funérailles catholiques ». Il y a pourtant une différence entre les rêveries que chacun peut avoir, et les conjectures rationnelles d'un historien digne de ce nom. Sinon, qu'est-ce qui m'empêche de dire qu'Antigone souhaitait pour son frère des funérailles catholiques ! C'est un scoop ! Et ce n'est pas Antigone qui me fera un procès !

### **VICTOR RODRIGUEZ**

#### **Bonsoir, monsieur Miller**

Vous étiez épatant samedi à Toulouse ! J'ai apprécié en particulier votre humour. Là où, en réalité les choses ne sont pas drôle du tout, vous avez très bien montré, du geste et de la parole, comment "l'émission d'hypothèses" peut être fatale à la vie intellectuelle. Sur un autre plan, c'est un grand plaisir d'apprendre comment l'orientation lacanienne répond présente sur le terrain de l'édition. La publication de vos séminaires sera l'évènement majeur pour ma génération car il correspond à une attente et elle fera date ! Bien à vous.

### **ADELAÏDE ORTEGA**

#### **Catéchisme**

Lacan et les Jésuites, Lacan et l'art baroque, Lacan qui « a compris la quête de spiritualité des chrétiens », Lacan et le pape ! Lacan et son supposé « souhait de funérailles catholiques ». On veut faire de Lacan un catho malgré lui, à l'insu de son plein gré ...ou pire : baptisé catho, on « est » et on « reste » catho qu'on le veuille ou non ! Analysé ou non ! Donc enterré catho on doit être. Faudrait-il aussi demander les derniers sacrements ? Qui doit le faire ? Sait-on jamais, si Pascal avait raison, et qu'on n'ait réellement rien à perdre –tout à gagner- à parier qu'il est.

1- Savoir mieux que la « famille Miller » (laquelle ?) ce que Jacques Lacan aurait souhaité pour ses funérailles, c'est avoir entendu et interprété les désirs de Lacan beaucoup mieux que celle qui était là pour accueillir ses dernières volontés. Se faire la dépositaire de ses souhaits tenus secrets, faute d'être son héritière de droit et de cœur, c'est être la meilleure fille de Lacan. En somme, un Œdipe toujours bon pied, bon œil !

2- Se servir du baptême catholique en 1944 dans une famille de juifs républicains n'obligeait pas à aller au catéchisme dans les années 50, sauf à penser que l'assimilation en France est une affaire de religion, catholique en l'occurrence. Avoir été « catéchisé » est curable, à condition d'aller au-delà de l'amour du père qu'on dispute aux autres membres de la famille.

3- Je suis née en 1947 en Espagne, sous la dictature de Franco, dans une famille de combattants républicains espagnols (communistes côté père et côté mère). J'ai été baptisée catholique...ce qui ne m'a servi (et ne me sert) à rien. J'ai du partir avec ma famille en 1952 pour la France, pays de la liberté de parler, d'apprendre, et de penser autrement que l'Eglise. Pays dans lequel c'est l'école de la République qui est obligatoire et non celle de la religion. A 8ans, je suis allée deux fois à l'Ecole du dimanche chez une dame patronnesse protestante qui voulait sauver mon âme corrompue par les idées communistes. Je n'y ai rien appris car cet enseignement était franchement débile. J'avais eu mon compte et au bon moment, d'histoires, de légendes, de récits, de contes et de comptines transmis dans la culture orale intensive de ceux qui n'ont pas pu apprendre à lire et à écrire.

4- Au catéchisme, on n'apprenait pas l'amour de l'art baroque ! On y distribuait de jolies images d'Epinal à glisser dans le Missel ! On n'y faisait pas la « connaissance de Dieu » ! On faisait vibrer toutes les cordes des affects au rythme de « l'historiole » du Christ et de sa mère.

Quand les églises sont devenues des musées, alors oui, on a pu regarder l'art qui y était déposé, auparavant il était au service de Dieu, on n'y voyait rien.

Quand Lacan déplace l'amour de Dieu, en jouissance de l'être, alors oui, on a pu parler de Dieu, comme le font les théologiens « vraiment athées ». C'est autre chose que d'être sensible à la spiritualité des chrétiens. Relire le Séminaire, livre XX *Encore*.

---

**YANN DIENER**

**Y'a d'la Joie**

Réponse à Nathalie Georges, « Joie, où est-tu ? », *Lacan quotidien*, 29 sept. 2011, à propos de *On agite un enfant*, La fabrique éditions, en librairie le 22 sept.

D'abord, vous vous trompez sur le titre du livre, ça commence mal ! Vous dites *L'enfant agité*, mais c'est *On agite un enfant*. Ça n'est pas tout à fait la même chose. Ou bien vous lisez trop vite, ou bien vous écrivez trop vite, ou les deux, ce qui se ressent dans la suite de votre note, particulièrement réductrice. Vous me faites dire que je « condamne » « toutes les associations de psychanalystes ». Ce serait peut-être plus simple pour vous, mais ça n'est pas le cas : je critique, certes avec virulence, la position de certaines associations – entre autres l'ECF – en citant leurs prises de position publiques à l'occasion de « l'affaire Accoyer ». Je m'en prends aux associations qui ont demandé, négocié ou accepté une inclusion de la psychanalyse dans le champ des psychothérapies réglementées par l'État. Mais je parle aussi des différentes associations qui se sont heureusement positionnées radicalement contre toute forme d'immixtion de l'État dans la psychanalyse, entre autres l'APJL, Dimensions de la psychanalyse, ou la lettre lacanienne (dont je suis membre) ; et puis il y a le Manifeste pour la psychanalyse qui très tôt s'est opposé à toute forme de réglementation étatique de la psychanalyse, et qui a recueilli plus de mille signatures, et qui a donné lieu à une publication collective aux éditions La fabrique, l'année dernière. Mais peut-être les tenez-vous pour rien, ces associations, ce Manifeste ? Pourquoi les passez-vous à la trappe dans votre note ?

Je me réfère à des textes récents, comme ceux du Groupe de contact ou des Forums psy, des propos qui, à mon avis, participent à l'accélération du glissement de la psychanalyse à la psychothérapie. Un glissement qui arrange l'État, ne serait-ce parce qu'il permet de

contrôler plus facilement les pratiques dans des lieux où travaillent encore des analystes, entre autres les CMPP. C'est ça qui m'embête.

Vous dites que je réagis un peu tard en critiquant l'évaluation. Mais justement, mon propos est de ne pas en rester à une attaque en règle, en soi nécessaire, des procédures d'évaluation dans les lieux où travaillent des analystes mais aussi d'essayer de comprendre pourquoi certaines associations de psychanalyse - beaucoup mais heureusement pas toutes - ont surfé sur cette vague de l'évaluation jusqu'à garantir à l'État qu'elles répondaient aux critères du décret réglementant l'usage du titre de psychothérapeute.

Je pense que tout analyste qui travaille en CMPP ou ailleurs dans le médico-social, moi le premier, même s'il écrit par ailleurs des textes contre les TCC ou contre la folie évaluante, prend le risque de participer à la construction d'une langue médico-sociale-psychanalytique. Parce que ce sont des lieux où l'usage du terme « psychothérapie » et ses effets de normalisation sont terriblement banalisés. Nous avons tous intérêt à en prendre la mesure. On savait que la psychologie et toutes les sciences dites humaines avaient subi « un profond remaniement » du fait de leur croisement avec les « notions issues de la psychanalyse ». Là je cite Lacan qui, vous le savez, s'était inquiété dès le début des années 50 d'un mouvement inverse qui se produisait chez les psychanalystes : la psychanalyse était, en retour, remaniée par la psychologie, de plus en plus psychologisée (« Intervention sur le transfert », 1951).

Je pense qu'aujourd'hui, après avoir été remanié par la psychanalyse, le médico-social remanie la psychanalyse : les « notions issues de la psychanalyse », qui ont été tordues pour pénétrer le champ médico-social, reviennent dans la langue psychanalytique plus tordues encore, formatées et normalisées par leur passage dans la langue médico-sociale (et non *médico-sanitaire*, comme vous écrivez dans votre note). Ce qui donne cette triste langue médico-sociale-psychanalytique que je nomme *novlangue psychanalytique*, dont le vocabulaire et la syntaxe sont fixés dans la loi 2002-2 rénovant l'action médico-sociale et dans le décret « relatif à l'usage du titre de psychothérapeute ». On trouve maintenant des procédures d'évaluation de la formation des psychanalystes, des commissions de la passe, et j'en passe. Une novlangue psychanalytique qui était depuis longtemps à l'œuvre dans l'IPA, la nouveauté étant que de nombreux lacaniens y ont cédé, croyant trouver un abri dans une réglementation étatique de leur pratique, troquant l'originalité de la psychanalyse contre un statut officiel et annulant du même coup les tenants et les aboutissants de la scission de 53 et de la fondation de l'EFPP.

Vous préférez peut-être ne pas vous rappeler du mot d'ordre des Forums psy (« Tous psychothérapeutes ! »), mot d'ordre auquel Elisabeth Roudinesco s'était alors allègrement ralliée. Et que pensez-vous du fait que maintenant il faudra être psychologue ou médecin pour être membre de l'ECF ? Êtes-vous d'accord avec le Groupe de contact qui déclare que « les psychanalystes ne distinguent pas entre formation psychanalytique et formation à la psychothérapie » ? Avec Elisabeth Roudinesco qui considère qu'il faut absolument des diplômes d'État pour être psychanalyste ? Selon elle il faut être « équilibré » pour être psychanalyste, pour l'ECF il faut être médecin ou, à la rigueur, psychologue.

Pour Freud, le souhait que la pratique de l'analyse soit réservée à certaines catégories professionnelles n'est qu'un dérivé à peine modifié du souhait que *personne* ne pratique l'analyse.

On prend un grand risque en jouant avec le glissement de la psychanalyse à la psychothérapie. Pas seulement parce que cela émousse l'originalité de l'acte analytique,

mais aussi parce que ce glissement est homogène au glissement de symptôme à handicap, lequel, comme vous le savez, oriente les nouveaux textes qui régissent le médico-social.

C'est tout cela que j'essaie de mettre à plat dans ce livre, et de ça vous ne rendez pas compte, vous en restez à une ironie défensive, c'est dommage, vous préférez brocarder pour défendre votre institution en évitant de rappeler sa position sur ces questions. Dites plutôt sur quoi vous n'êtes pas d'accord.

Et quand vous dites qu'il n'y a « rien de nouveau » dans ce livre, là le procédé est carrément grossier : si vous ne précisez pas ces enjeux et les questions posées ni les propositions, alors il est facile de dire « rien de nouveau ».

Une dernière chose : vous dites que je compte sur les CMPP pour former des psychanalystes. Où avez-vous trouvé cela dans le livre ? Au contraire je dis qu'il est urgent que l'État inverse le double mouvement par lequel d'une part il désinvestit le secteur médico-social (en demandant à des organismes privés de l'évaluer et donc de le contrôler), et par lequel d'autre part il investit la formation et la pratique des psychanalystes via la réglementation des psychothérapies. Et qu'il est urgent que les psychanalystes, qu'ils travaillent ou non en CMPP, renoncent à une trop coûteuse reconnaissance par l'État. Ce qu'il y a peut-être de nouveau, c'est qu'avec le Manifeste pour la psychanalyse je demande que les associations de psychanalyse remettent un peu plus en question leur désir - bien humain - de reconnaissance par l'État, un désir qui date du début de la psychanalyse, mais qui ne s'est jamais autant réalisé qu'aujourd'hui.

Gageons que nos « appartenances » institutionnelles ne nous empêcheront pas complètement d'échanger sur ces questions et que vous accepterez de discuter des positions argumentées, si vous acceptez de vous laissez un tout petit peu déranger, si vous redescendez un tout petit peu de votre très grande Joie.

---

#### **Le 5 janvier 1977, « Ouverture de la Section clinique »**

« (...) Jacques-Alain Miller – J'ai encore une chose à vous demander, qui concerne la pratique de la psychothérapie. Vous avez naguère lâché cette formule sans fard : « la psychothérapie ramène au pire ». Ça devrait impliquer qu'on ne peut à la fois se dire « lacanien » et « psychothérapeute ». Je me demande jusqu'à quel point on prend ça au sérieux, et, à dire vrai, jusqu'à quel point vous prenez au sérieux ce que vous avez dit.

*Jacques Lacan – J'ai dit ça avec sérieux. (...) »*

---

#### **ILLUSTRATION DE LA PAGE 1 : « Mao », par Andy Warhol**

---

**LACAN QUOTIDIEN** *La Feuille volante de l'Opinion éclairée 7 jours sur 7*

Editrice : Anne Poumellec [annedg@wanadoo.fr](mailto:annedg@wanadoo.fr)

Secrétaire éditoriale : Kristell Jeannot [kristell.jeannot@gmail.com](mailto:kristell.jeannot@gmail.com)

**Publié par Navarin éditeur** Présidente : Eve Miller-Rose [eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)>

**Dernière heure**

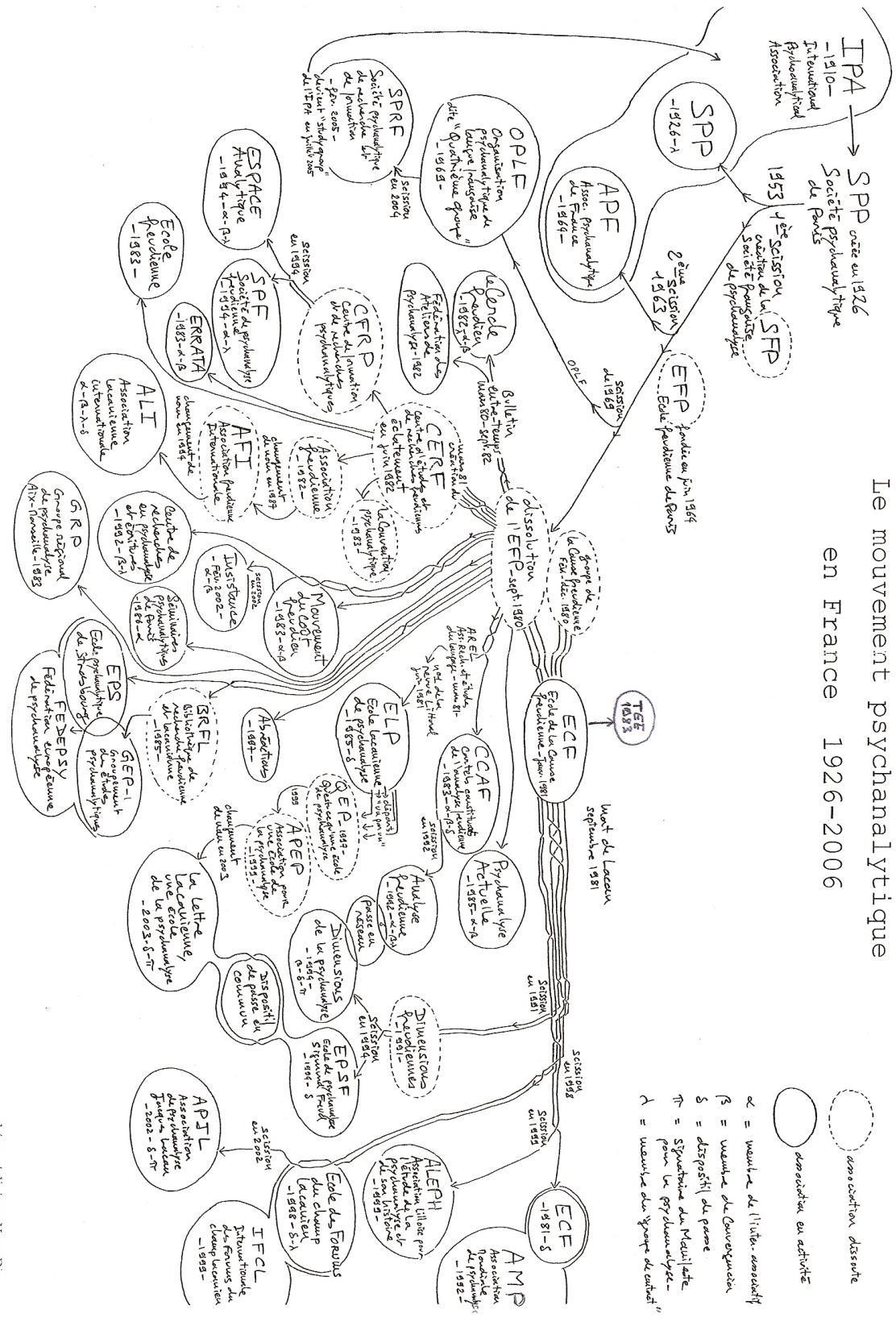
**BHL annonce le site LACAN QUOTIDIEN :**

<http://www.bernard-henri-levy.com/blogs-de-tous-les-pays-unissez-vous-23343.html>

**Page suivante :**

*Schéma de Yann Diener*

# Le mouvement psychanalytique en France 1926-2006



○ association dissoute  
 ○ association ou activité  
 α = membre de l'Institut international  
 β = membre de la Cause  
 λ = dissidents du groupe  
 ⤴ = Symptôme du Malin  
 λ = membre du "groupe de cathart"

schéma réalisé par Yann Diener pour *Essaim* n°17, automne 2006